

L'Égyptienne, octobre 1927

Auteur(s) : Jeanne Marquès

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

Citer cette page

Jeanne Marquès, *L'Égyptienne*, octobre 1927, octobre 1927.

Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 03/05/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/francophone/items/show/3869>

Description & analyse

Descriptionp. 17 à 21

Analyse

Cette recension, signée Jeanne Marquès, met l'accent sur l'aspect documentaire d'un récit original qui, dans le prolongement de *Batouala*, donne à connaître et à apprécier la vie et les mœurs des habitants ainsi que les réalités coloniales de l'Afrique équatoriale des années 1920.

L'article insiste sur la qualité du témoignage d'un roman tout en empathie, dont l'auteur "issu de la même race que les personnages du monde représenté", apporte ainsi un plaidoyer en faveur de ces Africains à la psychologie naïve, doublement victimes de la violence des éléments et de l'exploitation capitaliste, et à qui il sied d'apporter l'héritage du monde des lumières.

Auteur de l'analyseProf. Mamadou Bâ

Contributeur(s)Pénel, Jean-Dominique

Présentation

Date[octobre 1927](#)

GenreDocumentation - Autre type de document

Mentions légalesBnF, Gallica

Éditeur de la ficheClaire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et

manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information sur la revue

Type de publicationRevue mensuelle, féminisme, sociologie, art

Numéro de la publication3ème année, numéro 31

Directeur de la publication

Rédactrice en chef : Mlle Céza Nabaraoui

Fondatrice : Mme Hoda Charaoui

Notice créée par [Claire Riffard](#) Notice créée le 09/02/2023 Dernière modification le 10/03/2023

Mais comment concevoir qu'à une même époque et dans un même pays on trouve presque côte à côte des individualités féminines remarquables et des dames de harem? Je n'aime pas accuser les auteurs d'incohérence. N'est-il plus logique de croire que plusieurs races aux mœurs diverses sont effectivement comme dans la Gaule lors de l'invasion franque? Schahriar représente les envahisseurs venus de la Tartarie, les Turcs ou les Mongols: ils sont patriarcaux et plus primitifs. Les Arabes sont plus civilisés et à demi-matriarcaux. Schéhérazade est le symbole de la femme arabe qui essaie de civiliser un Tartare. Des cas de ce genre ont dû être nombreux avant l'unification complète des mœurs. Dans les *Mille et une Nuits* il y a une révolte de la femme arabe, non pas révolte dans la rue mais dans les maisons contre la grossièreté des mœurs nouvelles. La fille du vizir ne joue pas seulement sa tête; nous savons qu'elle veut aussi empêcher de nouveaux sacrifices. Pour nous elle a tenté plus encore: elle a voulu sauver toutes ses sœurs, non de la mort physique, mais de la mort morale, et par là sa figure devient plus grande. Et son histoire n'est que plus émouvante.

PAUL DESCAMPS

Djouma chien de Brousse par René Maran

Avec ce roman nous entrons dans la zone équatoriale africaine de l'ouest qui, elle-même, fait partie des vastes domaines de l'Afrique Occidentale française. Plus de quatre millions de kilomètres carrés comprenant les enclaves anglaises de la Gambie, du Sierra Leone, de la Côte d'Or, la Guinée portugaise, sans oublier la République nègre de Liberia.

Huit colonies françaises: le Sénégal, la Guinée française, la Côte d'Ivoire, le Dahomey, le Soudan français, la Haute-Volta, la Mauritanie, le Niger.

Diverses zones climatiques dont les principales sont en partant du nord: D'abord la zone subdésertique, transition entre le désert et les savanes du sud. Ensuite, la zone soudanienne aux pluies qui durent près de six mois. Enfin, la zone franchement équatoriale que nous décrit René Maran. Pays de mort pour les européens; terre où règnent la démoralisante anémie et la mortelle fièvre jaune. C'est la patrie des luxuriantes forêts: Kolatiers, palmiers, hévéas, bananiers.

Déjà en 1921, avec «*Balouala*» qui, à juste titre reçut le prix Goncourt, René Maran écrivain de race noire avait révélé au monde blanc quelques unes des coutumes caractéristiques des populations de l'Afrique équatoriale.

Pareil en ceci à son devancier, «*Djouma, chien de brousse*», est un roman descriptif, écrit par un homme qui appartient à la race asservie qu'il

nous représente. Car l'homme noir ne nous apparaît pas ici plus ou moins idéalisé par une plume étrangère sœur de celle de l'ancêtre de l'exotisme B. de Saint-Pierre qui nous fit verser bien des larmes sur le triste sort de l'esclave marrone, de celle de Mme Beecher Stove ou de l'auteur de « *Romulus Coucou* ». Mais, esquissé à grandes lignes, brossé à larges traits par un artiste de race nègre.



Une plantation de bananes.

Directement, sans préambules, R. Maran nous fait pénétrer dans un monde d'hommes-enfants, ayant toutes les qualités et les défauts de cet âge humain portés à un haut degré de puissance. Ce peuple puéril vit dans un pays tropical où la nature, loin de l'exalter, enchaîne l'homme sous la torpeur de son climat.

Enfin, ce livre, si grand que puisse être son intérêt purement descriptif est un plaidoyer social en faveur de la race noire doublement asservie. D'une part, ainsi que je viens de le dire, par la nature même de sa terre et de son ciel. De l'autre, par les hommes blancs qui l'ont conquise mais, hélas, ne l'ont pas encore humainement colonisée. C'est-à-dire, n'ont pas encore réussi à la placer sur le chemin normal de son évolution dans la grande voie du progrès mondial.

Pour un tel ouvrage, débordant de vie pas d'analyse possible. Trois mondes y font entendre leurs voix. Le monde végétal, le monde animal, le monde humain.

Les deux premiers écrasent le dernier. Il est vrai qu'il y a l'histoire du

chien Djouma, trait d'union entre ces divers mondes. Djouma qui, le pauvre, à la mort de son maître voulut désertier et que la brousse reprit. Mais, je laisse aux lecteurs du livre qui porte son nom le plaisir de lire son histoire...

Flore et faune équatoriales anihilent l'homme de ces régions. Cependant, logiquement, raisonnablement, c'est l'homme qui devrait se les adapter et non comme une simple chose se prêter à elles. Néanmoins, que ce soit par sa propre ignorance ou par la cupidité extrême d'hommes plus forts qui le gouvernent, le noir est à la merci des bêtes de la brousse, le noir est l'esclave des produits de son sol dont seule lui revient une très faible part. C'est sur ce dernier point que sont basées toutes les critiques formulées par René Maran contre le monde blanc.

Mais, hâtons nous de pénétrer dans ces mondes encore plus sombres à tous points de vue par une nuit d'orage. Aux éclairs de l'incendie nous y apercevrons, l'homme-type de sa race: le célèbre Batouala:

« Une nuit, — c'est toujours la nuit que l'orage donne libre cours à sa violence, — par trois fois, fracas terrible suivi d'un étonnant silence, environnée d'éclairs, étincelante et brève, la foudre avait chu sur les arbres qui bordent la Pombo, à toucher le village de Batouala. A la quatrième, atteinte par le feu du ciel, la case de Batouala, d'un seul jet, flamba, torche plantée au cœur des ténèbres.

« Cependant, loin de s'apaiser, l'orage redoublait de fureur. De tous côtés, ses borborygmes répondaient au grondements que leur renvoyait l'écho. La cime des plus hauts arbres se tordait en un véhément tumulte de feuilles par la tornade déchiquetées et balayées. De brusques gerbes d'éclairs multispides jaillissaient par le ciel et l'irradiaient, ou s'épanouissant soudain au plus noir de l'ombre, semblaient surveiller sévèrement la progression de l'incendie qu'avivaient les saccades démesurées du vent noir fourrageant la nuit immense. Puis, dominant tout à coup l'impénétrable clameur de la pluie par le vent flagellée, le hurlement de rage exaspérée des tourbillons de vent butés contre les arbres, le large effondrement des arbres déracinés, le cri des cynocéphales et des toucans terrorisés et le rauquement impétueux des eaux irritées, de temps à autre l'éclat de colère sèche de la foudre transperçait l'horizon terre dans la nuit.

« Mais point de Batouala. Qu'était-il devenu? Où était-il allé? Le sorcier du village lui avait-il jeté un sort? Avait-il été emporté aux plantations de Kolikam'bo par l'un des fils de ce nabot? Autant de questions sans réponses. Seul, l'un des enfants d'Ouhorro jura par N'Gakoura qu'il était sûr que Batouala dormait dans sa case.

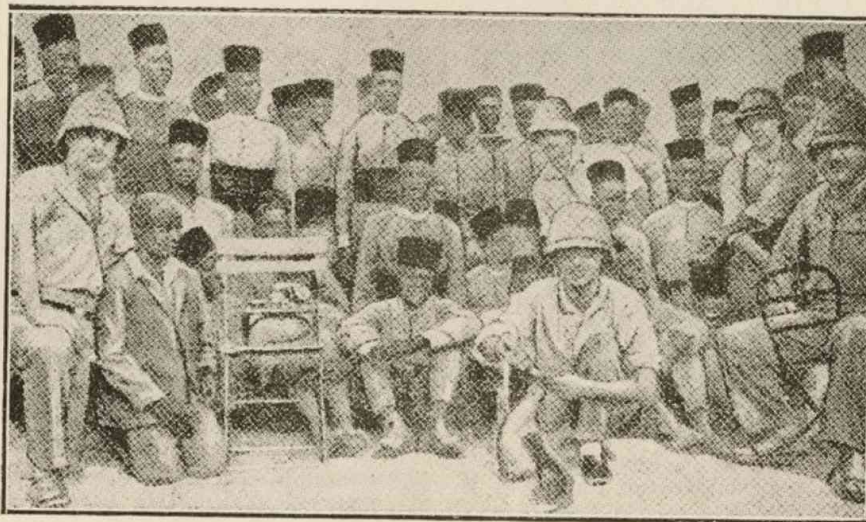
« Aussi, en dépit de la pluie serrée que l'ouragan plaquait sur elle par vagues rafales brutales, toute la population attendit-elle un bon moment, en grelottant de froid, que Batouala, son chef, voulut bien se décider à sortir de sa case incendiée.

Mais toujours pas de Batouala..

« Le faite de la case était déjà sur le point de crouler, poutres fumantes sur pisé calciné, quand Ouhorro, les notables du village rapidement consultés, pénétra à tout hasard dans la hutte qui menaçait ruine, et eut tôt fait d'y découvrir celui que l'on cherchait avec inquiétude.

« Immobile, insensible aux intempéries, l'esprit totalement libéré des vaines contingences de ce monde, Batouala, comme si de rien n'était, ronflait tranquillement sur son lit de bambou noirci par l'usage.

« Bouche entr'ouverte et face à son petit feu coutumier, éteint par la pluie cette nuit-là, il admirait intérieurement l'heureux pays des songes, où tout paraît beau, simple, facile, et d'où certains prétendent que l'on peut



Tirailleurs de l'Afrique Occidentale Française.

sans effort apercevoir les plaines de la mort aux populeux villages.»

Mais toutes les nuits tropicales ne se ressemblent pas. Il y en a dont le terme est «vaporeux et lourd de rosée, où les étoiles commencent de s'éteindre une à une, au seuil des villages du ciel, et où le vent balaie sourdement, doucement, à coup de parfums de menthe sauvage et d'herbe mouillée, la brousse illimitée, pays de tous les animaux que traque l'homme noir, qui est lui-même traqué par l'homme blanc.»

Terre tropicale à la vie débordante, pleine de périls. Mourou la panthère y chasse Oga l'antilope. L'insoutenable éclat de ses yeux verts glace l'homme d'effroi et lui aussi est pour sa propre défense le chasseur sans merci de la panthère.

Il y a aussi le lion: l'homme blanc. Ce qu'il veut, c'est le caoutchouc, l'ivoire. Aussi impose-t-il à l'homme noir la corvée des captures d'élé-

phants, de la récolte du caoutchouc. Et ce dernier dans son âme enfantine pense s'il ne serait pas possible de vivre côte à côte en camarades, noirs et blancs. L'Afrique équatoriale est grande: elle a de la place pour tout le monde. — Etranger pâle, tu veux de l'ivoire, eh bien,, cours la brousse avec les miliciens qui eux vivent de pair, à compagnon avec toi. Ramasse le caoutchouc, saigne les lianes des marigots.

— A toi aussi les courses dans la brousse, les lianes, les marigots et les éléphants. A nous notre somnolence, notre tranquillité.

...« Les noirs, nous dit en propre termes, René Maran, n'ont pas besoin des blancs. Alors pourquoi les blancs s'obstinent-ils à avoir toujours besoin des noirs?... »

Dans leurs mélopées lentes ou endiablées les nègres pareils aux enfants miment leurs peines et chantent leur âme:

« Nous autres, nègres, devant les boundjous,
Nous ne disons ce que nous pensons
Que dans nos chansons.
Notre ironie est dans nos chansons.
Nos plaintes sont dans nos chansons.
Dans nos chansons, chansons, chansons,
Nous mettons joie, douleur, amour et mort,
Exploits, sagesse et nostalgie.
Mais les boundjous ne le savent pas.
Aussi ne nous comprennent-ils pas... »

Oui, c'est bien cela. Le noir est le noir: le blanc est le blanc. Et ils ne comprennent pas.

.. .. .

En masse, le monde blanc qui souffre et a le sens du respect de la personne humaine, réprouve la honteuse exploitation du nègre par le trafiquant blanc.

Fait très sensible à noter le monde noir s'éveille comme sous la pression du tragique des circonstances présentes et l'influence libératrice du monde blanc, se sont éveillés tous les peuples de couleur.

Le grand Rabindranah Tagore l'a lui-même déclaré lorsque dans son ouvrage intitulé « *La religion du poète*, » il a dit: « Je confesse, sans que mon orgueil en souffre, qu'à l'heure actuelle, la race d'Occident a reçu la mission d'instruire le monde; que sa science, grâce à la maîtrise des lois de la nature, doit délivrer l'âme humaine emprisonnée dans le sombre donjon de la matière... »

Ce n'est pas en vain qu'explorateurs et pionniers ont appris à défricher les terres, qu'ils ont éveillé les cerveaux, orienté les âmes encore obscures vers un lointain idéal.

Ce n'est pas en vain qu'ils ont révélé à ceux qui l'ignoraient, la dignité du travail; qu'ils ont donné le goût et l'émulation de la propreté

physique dont l'exercice régulier prépare à ceux plus élevés de la propreté morale.

Ce n'est pas en vain qu'ils ont, ne possédant le plus souvent d'autre arme que celle de leur immense bonté, payé de leur santé, sinon de leur vie, leur dur apostolat.

Maintenant que leurs ossements ne sont plus que la poussière de ce sol qui a gardé leur corps, leur âme s'est infusée dans ces âmes jusque-là enténébrées. Peu à peu, timidement, maladroitement peut-être, elle les fait entrer dans le grand concert des idées rénovatrices de ce siècle.

Or, ceci ne prête pas à sourire. Ce n'est pas à la couleur de sa peau que l'on juge l'homme; c'est à l'âme ou plutôt aux aspirations sincères de cette âme.

Née à la Guadeloupe, pays des savanes onduleuses et des mornes brûlés de soleil, je me plais, à ce sujet, à mentionner l'opuscule publié il y a peu de temps par M. J. Montolin, Conseiller municipal nègre de la Pointe-à-Pître et qui s'intitule: «*La paix Universelle.*»

En voici le préambule:

« M. André Carnegie, en faisant un don de dix millions de dollars pour poursuivre l'idée de l'abbé de Saint-Pierre qui préconisait la paix perpétuelle, fera des adeptes parmi les grands milliardaires de l'univers entier jusqu'au moment où les caisses de l'œuvre humanitaire de la paix universelle, dont la Haye sera la gardienne bénie seront tellement bondées de milliards pouvant répondre aux réclamations les plus extraordinaires entre les Etats que la guerre deviendra inutile puisqu'il suffira d'y puiser toutes les indemnités exigées... Alors, à la face du monde civilisé la question sera posée: Que fera-t-on de toutes ces puissantes escadres battant aujourd'hui avec tant d'orgueil toutes les mers du globe à la recherche des gloires fratricides?... C'est à cette question que nous répondrons au cours de notre étude, mais avant cela jetons les yeux sur le travail de l'homme depuis l'époque préhistorique de sa création. Issu de la nature à l'égal des autres animaux, il a pu, par son génie peut-être divin, affronter toutes les découvertes et toutes les conquêtes qui font de lui presque l'égal de Dieu.»

Nous ne saurions mieux, il me semble, comprendre l'esprit du livre de René Maran que, dans cette tribune qui est généreusement ouverte à la défense de toutes les races opprimées, élever la voix en faveur de la plus méprisée du monde: la race nègre.

Depuis des centaines et des centaines d'années, des missionnaires, des philanthropes, s'élevant au-dessus de tous les préjugés de race, de politique et de religion, courageusement ont tenté de défendre la race noire. Presque partout l'esclavage matériel a été aboli en droit.

En fait, que voyons-nous, hélas, sinon l'immense misère du peuple noir. Famines, épidémies, dépopulation effrayante pour ce qui est du cœur de l'Afrique.

Dans la libre Amérique, non seulement les préjugés qui sévissent aux

Antilles et en Océanie, mais, vous ne l'ignorez guère : le lynchage, manière expéditive d'appliquer brutalement la loi du talion.

Est-ce que l'œuvre des grands philosophes humanitaires des 18^{me} et 19^{me} siècles européens menacerait de faire faillite ?

D'objet d'échange et de trafic, de simple bois d'ébène, les noirs ne seraient-ils destinés qu'à être intoxiqués, rançonnés, pillés et décimés à merci ?

Ce serait fort mal comprendre l'œuvre de libération déterminée par l'immense effort des philanthropes et de tous ceux qui par le vaste monde, luttent pour plus de dignité, de responsabilité, de liberté en tout homme.

Des portes de l'Orient aux extrêmes rives de l'Occident, un même soleil éclaire les hommes à n'importe quelle race, quelle caste et religion qu'ils appartiennent. Une même nuit les enveloppe chaque soir. Ce rythme de la lumière et de l'ombre suffit seul à prouver qu'ils sont soumis aux mêmes lois de l'effort, de l'entraide. Ce rythme pour qui sait le comprendre est le symbole même de leur destinée.

Il est indéniable que les peuples d'Occident ont depuis longtemps devancé leurs frères noirs dans les voies de l'activité et de la connaissance. Mais à quoi leur serviraient les acquisitions pratiques et intellectuelles s'ils ne tentaient pas, sans les déclasser, les déraciner, de faire profiter leurs frères noirs de leur expérience, de leur patience, de leur énergie, de leur sens de la dignité, du sacrifice, de l'honneur...

Le monde, pour qui sait comprendre, est une vaste famille où les grands, les vieux, ont non seulement le droit, mais le devoir d'élever les petits, les jeunes pour eux-mêmes, non pour le profit que plus ou moins ils en pourront retirer.

Abandonner ces derniers à leur ignorance, c'est faire preuve d'égoïsme féroce, de monstrueux orgueil.

Se moquer d'eux et en tirer prétexte pour les mépriser : injustice.

Du jour au lendemain les mettre de force au niveau des plus anciens : folie criminelle.

Les traiter en frères moins expérimentés, les éduquer en créatures capables de devenir responsables et raisonnables, dignes de tous les bienfaits de la justice et de la charité, c'est faire œuvre d'homme.

Et c'est non seulement la tâche de tous ceux qui enseignent, mais si humbles, si méconnus soient-ils, de tous ceux qui agissent en vue d'un idéal supérieur à toutes les contingences, les déceptions, les humiliations. Enfin, disons-le aussi, — d'où qu'elles viennent — à toutes les trahisons.

JEANNE MARQUES.